
HISTOIRE D'UN CHÉRIF

DE LA GRANDE KABYLIE

Au mois de juillet 1849, un nouveau chérif faisait son apparition dans la grande Kabylie (1). C'était un beau jeune homme, encore imberbe, au teint blanc, au visage efféminé et qui paraissait peu fait pour le rude métier de la guerre. Malgré sa jeunesse, il avait déjà mené une vie aventureuse. Originaire de Tiflalt, il était venu se joindre aux tribus qui s'étaient soulevées pour la guerre sainte, à la voix de Bou Maza. Fait prisonnier dans une rencontre avec une de nos colonnes expéditionnaires, il avait été envoyé en France, où il était resté détenu pendant près de deux ans. Par une conduite exemplaire il était parvenu à endormir la vigilance de ses gardiens et il avait réussi à s'évader ; il avait pu gagner Tunis, sous un déguisement de femme, grâce à la complicité d'un européen, qui se rendait dans ce pays, et qui l'avait fait passer pour sa fille.

Le rôle de chérif ayant souri à son ambition, il était venu chez les Zouaoua de la grande Kabylie, qui à cette époque, avaient conservé leur indépendance et, comme il avait besoin du patronage d'un homme influent, il s'était adressé à Si El-Djoudi que toutes les tribus insoumises reconnaissaient pour chef.

Il se faisait passer pour le chérif Bou Maza, qui était alors détenu au fort de Ham, et il lui était d'autant plus facile de

(1) Mouley Mohamed bou Aoud avait déjà joué le rôle de chérif dans ce pays; après avoir fomenté l'insurrection pendant plus de deux ans, il s'était livré volontairement aux Français à Aumale, le 7 mars 1848.

rendre cette imposture vraisemblable, qu'il avait assisté aux guerres que cet agitateur avait faites aux Français et que comme lui, il avait été prisonnier en France. Il espérait que le prestige qu'avait aux yeux des indigènes le héros de l'insurrection du Dahra, amènerait sous son drapeau tous les ennemis du nom chrétien. Son véritable nom était Si Mohamed el-Hachemi. Médiocre cavalier, d'un courage problématique, d'un naturel timide, il était loin de ressembler, sous le rapport des qualités qui font le chef d'insurrection, à celui dont il prenait le nom. Il n'avait pas cet esprit de décision, et ce don de la parole, qui entraînent les masses et font oublier aux hommes les plus positifs, le souci de leurs intérêts matériels.

Nous devons indiquer en quelques mots dans quelle situation se trouvait la Kabylie du Djurdjura, à l'époque où se place notre récit. Bel Kassem ou Kassi, ancien agha d'Abd-el-Kader, avait fait sa soumission en 1847, en même temps que Ben Salem et il avait été nommé bach agha du Sebaou. Il avait dans son commandement quelques tribus de la haute Kabylie, comme les Iloula ou Malou, les beni Idjer, les beni Stourar, les beni Yahia, les beni Tra-ten, etc.; mais ces tribus ne reconnaissaient son autorité qu'à la condition qu'il ne se mêlerait en rien de leurs affaires intérieures; elles lui payaient un faible impôt, uniquement dans le but de pouvoir commercer librement dans toutes les possessions françaises de l'Algérie.

Dans ce pays, qui ne produit pas à beaucoup près les grains nécessaires à l'alimentation d'une population aussi compacte que celle de nos départements de France les plus peuplés, le commerce est une nécessité impérieuse, une question de vie et de mort; aussi, le blocus a-t-il toujours été, pour les Turcs comme pour nous, le moyen le plus efficace d'amener à composition les peuplades belliqueuses qui l'habitent.

Les tribus du bach aghalik du Sebaou n'étaient pas disposées à sacrifier à la légère les avantages dont elles jouissaient, mais un succès devait les entraîner infailliblement à la cause de l'insurrection.

Les Guechtoula, qui occupent la portion la plus à l'ouest du versant nord du Djurdjura et qui relevaient du commandement

du Bach Agha si Aomar ben Salem (1), avaient été visités, au mois de mai précédent, par les colonnes du général Blangini; ils n'avaient pas encore oublié le rude châtimeut qui leur avait été infligé et ils n'étaient pas tentés, pour le moment, de s'exposer à une nouvelle invasion de leur territoire.

Il ne restait donc au nouveau chérif que les tribus des Zouaoua et des Beni Sedka, qui n'avaient encore jamais fait aucun acte de soumission à l'autorité française.

Si El-Djoudi était, comme nous l'avons dit, le chef de ces tribus. Par le mot chef, il ne faut pas entendre un maître absolu dont les ordres rencontrent partout une obéissance incontestée. Le caractère indépendant et démocratique des Kabyles ne se serait pas accommodé d'un semblable régime.

Si El-Djoudi appartenait à une famille de marabouts très-respectée; dans sa jeunesse, il s'était fait une grande réputation de piété par sa vie ascétique et la sévérité avec laquelle il suivait les pratiques extérieures du culte musulman; de nombreux visiteurs venaient le consulter et lui demander d'arranger leurs différends et il avait réussi, par son habileté à régler à l'amiable les affaires d'intérêt, à se créer une grande influence. Sa parole était écoutée pour toutes les questions divisant les tribus, et il avait pu, dans certaines circonstances, lever de véritables armées avec lesquelles il avait plié sous sa dépendance plusieurs tribus du versant sud du Djurdjura, comme les Mecheddala et les Beni Aïssi. Mais son autorité si grande qu'elle parût, n'aurait pu s'exercer par la force, dans les tribus qui suivaient son parti, il ne pouvait rien que par la persuasion; pour entraîner les Kabyles à seconder ses vues, il était obligé de les convaincre que leurs intérêts ou leur amour propre étaient attachés à leur réalisation.

D'un esprit étroit, imbu de tous les préjugés kabyles, il était incapable de comprendre la supériorité de notre civilisation et d'entrer dans la voie du progrès. Le point dominant de son caractère était un orgueil peu commun (2).

(1) Si Aomar ben Salem était le frère de l'ancien khalifa d'Abd el-Kader, Si Ahmed Taréb ben Salem; il avait fait sa soumission à Aumale, au Maréchal Bugeaud, le 27 février 1847, et avait été fait bach agha.

(2) C'est cet orgueil qui en 1857, lorsqu'il était bach agha du Djurdjura,

L'émir Abd el-Kader, lorsqu'il était venu pour la première fois demander le concours de la Kabylie pour la guerre sainte, l'avait nommé khalifa, mais il n'avait jamais pu obtenir de lui un appui sérieux.

A l'époque de l'apparition du faux Bou Maza, Si El-Djoudi sentait s'affaiblir son influence ; un parti de la soumission commençait à se former, des démarches avaient même été faites par ce parti auprès du commandant de la subdivision d'Aumale. Aussi, lorsqu'en rentrant chez lui, après avoir été combattre aux Beni Mellikeuch la colonne du colonel Canrobert (1), il trouva dans sa maison (2) le nouveau chérif, l'accueillit-il fort bien. Il comprit qu'il pourrait par son moyen réchauffer le zèle de ses Kabyles et rétablir sa prépondérance. Le jeune homme qui se présentait à lui lui convenait d'autant mieux, qu'il ne paraissait pas doué de qualités supérieures et qu'il n'avait pas à craindre que son influence arrivât un jour à contrebalancer la sienne (3).

Il fit cadeau au jeune aventurier d'un cheval et d'un sabre, et comme un chérif qui se respecte doit avoir un surnom, on l'appela Si Mohamed ben Abd Allah bou Sif (l'homme au sabre). Le nouveau chérif parcourut les tribus accompagné des fils de Si el-Djoudi et des principaux personnages du pays, pour prêcher la guerre sainte et recueillir les offrandes qui lui permettraient d'organiser son armée. Il annonça qu'il allait marcher sur Aumale, seul poste que nous eussions alors dans l'intérieur du côté de la Kabylie, et qu'après nous avoir chassés de cette ville, il prendrait des mesures pour nous expulser complètement de l'Algérie. Comme tous les Mouley Saa que nous avons vus apparaître

l'a fait jeter dans l'insurrection, au moment où nos colonnes expéditionnaires de la Kabylie étaient victorieuses et où il n'avait aucune chance de pouvoir nous résister.

(1) Cette colonne est montée chez les Beni Mellikeuch le 12 juillet 1849.

(2) Il habitait le village d'Iril bou Ammès, dans la tribu des Beni bou Drar.

(3) Lorsque le chérif bou Bar'la fit son apparition en 1851, Si el-Djoudi le seconda d'abord de tout son pouvoir, mais cet agitateur ne voulut pas se contenter d'un rôle secondaire, et il eut la prétention de le dominer lui-même. Il rompit avec lui et se décida à faire sa soumission à la France en avril 1852; il fut nommé bach agha du Djurdjura.

en Algérie, il se disait invulnérable; les balles n'avaient pas prise sur lui et retournaient sur les hommes assez impies pour tirer sur un envoyé de Dieu.

Ces prédications eurent un grand succès, le chérif fut reçu et fêté partout avec empressement, et sa caisse se remplit rapidement.

Si Mohamed el-Hachemi ne négligea pas d'aller visiter Lala Fatma, la maraboute d'Ourdja, qui devint plus tard célèbre et qui avait déjà, chez les populations Kabyles, une grande réputation comme prophétesse. Lala Fatma était alors dans l'éclat de sa beauté; elle n'avait pas encore acquis l'énorme embonpoint qui fut tant remarqué lorsque nos colonnes la ramenaient prisonnière en 1857. Elle ne fut sans doute pas indifférente à la bonne mine du jeune chérif, car celui-ci renouvela souvent ses visites; il passait parfois plusieurs jours de suite à Ourdja, et les Kabyles, malgré tout leur respect pour leur maraboute, commençaient à se demander si ces relations avaient toute la pureté qui convient entre saints personnages. Ils s'aperçurent plus tard qu'une grande partie de l'argent qui avait été recueilli pour la guerre sainte, avait reçu une destination toute différente.

Cette nouvelle existence était fort au goût de notre chérif et il ne se pressait nullement de réaliser les promesses qu'il avait faites aux Kabyles. Il avait essayé de se former un goum pour lui servir d'escorte, mais il n'avait pu réunir que trois cavaliers, auxquels Si el-Djoudi avait fourni des chevaux.

Cependant les Kabyles commençaient à s'impatienter de l'inaction du chérif. Ce n'est pas qu'ils eussent au fond une bien grande confiance dans le succès d'une guerre dirigée contre les Français, mais avant de s'attaquer à nous, ils avaient à tirer vengeance d'un fait que nous allons rapporter.

Peu après l'expédition du colonel Canrobert dans les Beni Mellikeuch, les Beni Mançour et les Cheurfa, petites tribus dont le territoire touche à l'Oued Sahel et qui nous étaient soumises, avaient tendu une embuscade, sur la route des Portes de Fer, aux voyageurs Zouaoua qui revenaient de la province de Constantine, et ils avaient arrêté huit individus des Attaf, des Akbil et des Beni bou Drar. Ces malheureux avaient été conduits à un endroit

appelé Iftissen (ancien campement des troupes turques qui voyageaient de la Province d'Alger à la Province de Constantine, situé sur la rive gauche de l'Oued Sahel) ils avaient été mis à mort et leurs corps avaient été brûlés. Cette exécution barbare avait excité une violente indignation dans les Zouaoua et il leur tardait d'en tirer une vengeance éclatante.

Dans ces tribus, une coutume qui était toujours rigoureusement suivie, voulait que lorsque des hommes étaient tués dans les guerres de tribu à tribu, il ne pouvait être question de faire la paix avant qu'on eût tué au moins le même nombre d'hommes à l'ennemi, c'était ce qu'on appelait l'ahseub er-reguab (le compte des coups ou des morts). On ne se donnait pas de repos jusqu'à ce que les morts eussent été vengés.

Ce désir de la vengeance avait été pour beaucoup dans l'empressement que les Kabyles avaient mis à se rallier au parti du chérif, et ils le poussaient à commencer au plus vite les hostilités.

Dans les premiers jours de septembre, Si Mohamed el-Hachemi se décida enfin à agir ; il alla établir son camp sur la crête du Djurdjura. Deux tribus du versant sud de ces montagnes, se trouvaient sur le chemin qu'on devait suivre pour arriver aux Beni Mançour et aux Cheurfa, c'étaient les Beni Mellikeuch et les Mecheddala. Les premiers, composés de populations guerrières qui n'avaient jamais reconnu notre autorité, se joignirent avec empressement au chérif ; les Mecheddala n'osèrent pas se déclarer franchement pour son parti. S'étant soumis depuis 1847, ils craignaient d'attirer sur eux les goums du sous-lieutenant Beau-prêtre, adjoint au bureau arabe d'Aumale, qui occupaient d'une manière à peu près permanente la vallée de l'Oued Sahel. Si le chérif ne les avait pas immédiatement pour alliés, il pouvait compter au moins sur leur neutralité.

Lorsqu'il eut rassemblé tous ses contingents, Si Mohamed el-Hachemi alla s'établir à Tibahirin, auprès de Selloum (village des Beni Mellikeuch), et il envoya dire aux Beni Mançour et aux Cheurfa qu'ils eussent à se soumettre à lui, s'ils ne voulaient pas être traités avec la dernière rigueur. Il leur promit que les Zouaoua oublierait les griefs qu'ils avaient contre eux, s'ils se

joignaient à lui, et qu'ils se contenteraient, comme réparation, pour dégager leur anâia, de brûler les maisons de Si Saïd ou el Hadj des Cheurfa, de Si Mohamed Taïeb et d'el Hadj Kassi ben Habelal des Beni Mançour (1).

Les tribus menacées ne se laissèrent pas prendre à ces promesses, elles demandèrent des secours à Aumale et se mirent en devoir de fortifier leurs villages, en les entourant de haïes, de fossés et de murailles en pierres sèches.

Les Zouaoua, pour arriver aux Cheurfa n'avaient, du lieu où ils avaient établi leur camp, qu'à descendre un contrefort du Djurdjura qui se dirige d'abord du nord au sud et se retourne ensuite vers le sud-est, pour arriver à l'oued Tazatimt (affluent de l'oued Sahel) en formant la limite de la plaine de l'oued Sahel. L'extrémité de cette crête forme un mamelon qui domine complètement le village des Cheurfa, bâti sur sa pente sud, en face de la plaine. Les Cheurfa comprirent que si l'ennemi pouvait arriver à ce mamelon, la défense de leur village serait impossible; et ils établirent au sommet une sorte de redoute d'une construction grossière, mais suffisante pour arrêter des contingents indisciplinés. Cette redoute fut occupée par les Cheurfa et leurs alliés, les Beni Mançour.

Le sous-lieutenant Beauprêtre, ayant reçu des renforts d'Aumale, arriva à Iftissen avec trois cents chevaux des goums, la nuit même qui précéda l'attaque. Il envoya immédiatement prévenir les Mecheddala de lui amener leurs contingents; mais le caïd de cette tribu, El-Hadj Sliman ben Dris, arriva seul à son camp, pas un homme n'avait voulu le suivre.

Le matin, le sous-lieutenant Beauprêtre disposa ses cavaliers au point d'inflexion de la crête que devait suivre le chérif pour

(1) Si Saïd ou el-Hadj était notre caïd des Cheurfa; il s'est toujours montré très-dévoué à notre cause.

Si Mohamed Taïeb était originaire des Beni Mellikeuch, il avait été nommé caïd de cette tribu peu après l'expédition de 1847 dans les Beni Abbès; mais il n'avait jamais pu exercer la moindre autorité et il avait été obligé de quitter le pays et de se réfugier aux Beni Mançour.

El-Hadj Kassi ben Habelal, homme très influent des Beni Mançour, était alors caïd de cette tribu.

arriver aux Cheurfa, en ayant soin de les défilér à la vue de l'ennemi, et il envoya des espions pour savoir si les Mecheddala s'étaient joints aux Zouaoua. Il apprit qu'ils s'étaient tous réunis en armes à un de leurs villages appelé Ir'il Hammad, situé à peu de distance du camp du chérif et qu'ils y attendaient les événements.

Le sous-lieutenant Beauprêtre prit alors son parti ; comprenant très-bien que les Mecheddala allaient faire défection, il résolut, pour désorganiser l'attaque, de les séparer des Zouaoua en opérant une diversion. Quittant la position qu'il occupait, il se porta à toute vitesse aux Oulad Brahim et aux Beni Ikhelef, villages des Mecheddala les plus voisins de l'oued Sahel et qui étaient restés sans défenseurs ; il y pénétra sans éprouver aucune résistance et il y fit mettre le feu.

L'effet attendu de cette manœuvre se réalisa ; en apercevant l'incendie, les Mecheddala quittèrent précipitamment Ir'il Hammad, pour courir au secours de leurs villages et tâcher de sauver ce qu'ils pourraient.

Cependant, les Zouaoua s'étaient déjà mis en marche, ils s'avançaient en colonne serrée, précédés par une troupe de musiciens. Le chérif n'avait pas tenu pour cette fois à faire parade de son invulnérabilité ; les Kabyles lui virent avec étonnement quitter le burnous en drap vert qu'il portait habituellement et qui l'aurait désigné aux coups de l'ennemi, et mettre à la place le burnous d'un de ses cavaliers. Cette action donna à ses partisans une médiocre idée de son courage, et leur fit perdre une bonne partie de la confiance qu'ils pouvaient avoir en lui.

Les Cheurfa attendaient en silence, cachés derrière leur retranchement. Ils laissèrent l'ennemi arriver à bonne portée, puis ils firent feu tous ensemble. Sept hommes tombèrent morts, beaucoup d'autres furent blessés ; une panique générale saisit les Zouaoua qui se débandèrent sans prendre le temps d'enlever leurs morts, poursuivis par les huit ou dix chevaux que possédaient les Cheurfa et les Beni Mançour.

Les Zouaoua n'essayèrent pas une nouvelle attaque ; ils demandèrent et obtinrent une anaïa pour enlever leurs morts. Ce devoir accompli, ils quittèrent leur camp de Tibahirin, et se retirèrent

à Bahlil, dans les Beni Mellikeuch, pour réorganiser leurs contingents que cet échec avait dispersés.

Le sous-lieutenant Beauprêtre profita de son avantage pour pousser une pointe jusqu'à Takerboutz, village des Beni Mellikeuch. Il obtint des gages de soumission d'une fraction de cette tribu, qu'on appelle Beni Kani et des Mecheddala ; mais cela ne les empêcha pas de continuer leurs intrigues avec le chérif, dont ils attendaient le retour prochain.

Si El-Djoudi, en effet, furieux d'avoir été battu par un ennemi dont il avait cru avoir facilement raison, voulait avoir sa revanche et frapper un grand coup ; il fit appel à toutes les tribus des deux versants du Djurdjura, et de tous côtés de nouveaux renforts arrivèrent grossir sa petite armée. Ces rassemblements durèrent pendant tout le mois de septembre. Tous les jours, les Beni Mançour et les Cheurfa, qui observaient avec inquiétude l'orage qui les menaçait, entendaient les décharges de mousqueterie tirées en signe de réjouissance à l'arrivée de chaque nouveau renfort. Ils se demandaient si nous arriverions à temps pour les secourir efficacement, et s'il ne vaudrait pas mieux pour eux se soumettre aux conditions que voudrait leur imposer le chérif. Les Beni Abbès, qui jusque là avaient été leurs alliés, se tenaient à l'écart, et ils se trouvaient isolés dans un cercle de tribus hostiles. M. Beauprêtre croyant tout danger immédiat passé après le combat des Cheurfa, était rentré à Aumale ; la position n'était plus tenable.

Le caïd des Beni Mançour écrivit pour demander de prompts secours et M. Beauprêtre fut envoyé de nouveau avec un goum de trois cents chevaux. Il s'aperçut bientôt que la situation était beaucoup plus grave qu'on ne l'avait cru, et que les forces dont il disposait étaient insuffisantes. Il demanda de nouveaux renforts qui lui furent envoyés, et il se trouva à la tête d'environ cinq cents chevaux.

Ces forces auraient été plus que suffisantes, dans les conditions ordinaires, pour s'opposer à toutes les entreprises du faux Bou-Maza ; mais les goums étaient complètement démoralisés. On se racontait mystérieusement les fables les plus absurdes sur le pouvoir surnaturel du chérif, et ces récits rencontraient une foi

aveugle ; les cavaliers arabes étaient persuadés que leurs fusils ne pourraient pas partir, et que c'était folie que de vouloir combattre un homme contre lequel les armes devenaient inutiles. Travillés en secret par des émissaires des Zouaoua, ils avaient fait dire au chérif qu'ils ne feraient qu'un simulacre de combat et qu'ils prendraient la fuite, aussitôt qu'il se montrerait à eux.

La situation était très-critique. M. Beauprêtre faisait tous ses efforts pour relever le moral de ses hommes ; mais les raisonnements ne pouvaient rien sur des esprits superstitieux et crédules, et il y avait à craindre qu'ils ne l'abandonnassent tous au premier choc.

M. Beauprêtre s'était placé au pied du village des Cheurfa, de manière à protéger ce village et ceux des Beni Mançour.

Pour avoir l'avantage sur les contingents kabyles, il fallait chercher à les attirer en plaine où la cavalerie arabe en aurait facilement raison. M. Beauprêtre pensa qu'il y réussirait en piquant l'amour-propre du chérif. Il lui écrivit une lettre de défi conçue à peu près en ces termes : « Tu te dis chérif, envoyé de Dieu, mais nous te connaissons, tu es le fils d'une juive et d'un adassi. Si tu veux prouver que tu es véritablement chérif, tu viendras te rencontrer avec moi à l'Azib de Si Abd el-Kerim, (Azib situé sur la rive gauche de l'oued Sahel en face de Taz-malt).

Cette lettre irrita l'orgueil de Si Mohamed el-Hachemi qui répondit : « De la part du protecteur de la religion, etc., à l'infidèle Beauprêtre, que la malédiction du Très-Haut soit sur toi et sur tous ceux qui te sont attachés ! O ennemi de Dieu et de son prophète, j'ai appris que tu avais l'intention de te rendre chez les serviteurs des chrétiens pour me faire la guerre. Je suis prêt et je désire me trouver moi-même en face de toi et de ton serviteur Ahmed ben Zerouali (un de nos cadis), qui est un homme vil.

Si El-Djoudi voulait qu'on se bornât à attaquer le village des Cheurfa, en restant prudemment sur un terrain difficilement accessible à la cavalerie, mais le chérif ne doutait plus de rien, il voulait marcher sur les Beni Mançour en traversant la plaine de

l'oued Sahel, qui a, en cet endroit, environ trois kilomètres de largeur, et en franchissant la rivière. Toutes les représentations qu'on lui fit pour lui faire abandonner cette idée restèrent inutiles; la promesse qu'il avait reçue des cavaliers du goum, était sans doute pour beaucoup dans cette détermination qui pouvait passer pour audacieuse. Peu s'en fallut que les événements ne lui donnassent raison.

Le 3 octobre, vers dix heures du matin, les contingents du chérif se mirent en mouvement, formés en deux colonnes; la colonne de droite, composée de Zouaoua, descendit vers le village des Cheurfa; celle de gauche, composée en majeure partie de Beni Mellikeuch, descendit sur l'oued Chekroun, pour se diriger sur les Beni Mançour. Les Beni Abbès ne s'étaient pas encore déclarés, mais il était probable qu'ils se joindraient au chérif, comme ils l'avaient promis, si le mouvement sur les Beni Mansour réussissait. Si Mohamed el-Hachemi se tenait entre les deux colonnes, escorté de ses cavaliers et accompagné de quelques notables kabyles.

M. Beauprêtre avait, de son côté, placé ses fantassins kabyles au pied du village des Cheurfa. Il avait disposé ses cavaliers en avant de l'oued Tazatimt, en les abritant derrière un rideau de gros oliviers. Il s'était placé lui-même entre ses deux troupes, de manière à surveiller l'ensemble du combat et à être prêt à ramener ses goums si, comme il le craignait, ils venaient à tourner bride.

Les Beni Mellikeuch s'avancent jusqu'au pied de la pente qui limite la plaine, en se tenant dans les broussailles qui garnissent tout le flanc de la montagne; ils aperçoivent devant eux une troupe d'une centaine de cavaliers arabes et, oubliant toute prudence, ils courent sur eux en poussant leur cri de guerre. Les cavaliers, vigoureusement entraînés, se lancent au galop à leur rencontre. Les Kabyles pris de terreur, en voyant arriver ces chevaux dont la course fait trembler le sol, fuient en désordre, songeant à peine à faire usage de leurs armes et vont se rejeter dans les broussailles. Les cavaliers en atteignent quelques-uns, qui se laissent enlever leurs fusils des mains sans résistance.

Dans cette charge, les cavaliers avaient tiré quelques coups de

feu ; leurs fusils n'avaient pas refusé de partir. La confiance leur revient, ils commencent même à échanger quelques plaisanteries sur le chérif dont ils avaient eu si grand'peur.

Pendant que ceci se passait, Si Mohamed el-Hachemi était tranquillement assis par terre, pour regarder l'attaque. En voyant fuir ses partisans devant le goum, il entra dans un grand colère et il courut à eux en leur criant : — Que Dieu refroidisse vos visages ; vous êtes les plus nombreux et vous fuyez comme des femmes, il n'ont pourtant avec eux ni soldats ni canons. — Montant alors à cheval, il marcha en avant suivi par ses trois cavaliers, par Si Ahmed el-Djoudi, fils du chef des Zouaoua et par une soixantaine de Beni Mellikeuch.

Ces derniers commencent par s'arrêter à la limite de la broussaille. Les cavaliers peu rassurés laissent aller leur maître en se tenant derrière lui à une distance très-respectueuse, de sorte que le chérif se trouve bientôt seul avec Si Ahmed el-Djoudi. Ils arrivent en face d'une cinquantaine de cavaliers, sur lesquels ils se lancent au trot. Les cavaliers pris d'une folle terreur à la vue du chérif, qu'ils reconnaissent à son burnous vert et au sabre qu'il tient à la main, tournent bride et disparaissent à toute vitesse.

Si Mohamed el-Hachemi croit alors à la réalisation de la promesse qui lui a été faite et il continue sa course à travers les oliviers. Il trouve bientôt devant lui quatre cavaliers qui font feu et se mettent également à fuir. Une des balles avait blessé légèrement à l'œil le cheval du chérif ; mais celui-ci n'en continua pas moins sa poursuite, abandonné cette fois par Si Ahmed ben El-Djoudi qui, n'augurant rien de bon de cette course insensée, s'était arrêté après avoir tiré sans résultat son coup de fusil. Si les Kabyles avaient donné en ce moment, il est probable que la panique se serait communiquée à tout le goum et qu'il aurait été impossible de le rallier ; mais les quatre cavaliers dont nous venons de parler, s'aperçoivent bientôt qu'ils fuient devant un seul homme, ils ralentissent l'allure de leurs chevaux et ils se laissent rejoindre. Deux d'entre eux galopent alors de chaque côté du chérif qu'ils cherchent à saisir. L'un de ces derniers, nommé Mhamed ben Chennaf (aujourd'hui caïd des Beni Amar)

le saisit par un bras et comme son fusil est déchargé, il s'en sert comme d'une massue pour frapper le chérif à la tête. Celui-ci évite les coups, sabrant en arrière pour se débarrasser de son agresseur. Un coup de sabre atteint Mhamed ben Chennaf en plein visage et il lâche prise. Le chérif fait alors volte-face et il allait s'échapper, lorsqu'un coup de feu tiré par le cavalier Bel Kher, l'atteint entre les deux épaules. Son cheval l'emporte encore quelques pas, mais il était frappé à mort. Il tombe et quelques instants après les cavaliers lui avaient tranché la tête.

Ainsi finit la courte carrière de cet agitateur qui aurait pu nous susciter de graves embarras, si la mort ne l'eût arrêté si brusquement.

La mort du chérif mit fin au combat ; la colonne qui marchait sur le village des Cheurfa, n'avait pas eu le temps d'y arriver et elle rebroussa chemin. Les Zouaoua enlevèrent le corps décapité du chérif ; il fut enterré à la Zaouïa de Sidi Ahmed ben Dris. Le lendemain tous les rassemblements de Si el-Djoudi avaient disparu.

Nos pertes dans la journée du 3 octobre, avaient été peu importantes ; on comptait parmi les morts Sliman ben Amora, caïd des Oulad Ferah (du Dira supérieur), Si bel Kassem, cadi du Dira supérieur et le spahis Mohamed Kesentini.

La belle conduite du sous-lieutenant Beauprêtre fut portée à la connaissance de toute l'armée d'Afrique, par un ordre du jour que nous reproduisons ci-dessous.

ORDRE GÉNÉRAL.

Au quartier-général, à Alger, le 9 octobre 1849.

« Le Gouverneur général porte à la connaissance de l'armée, par la voie de l'ordre, un brillant fait d'armes accompli par un simple officier, dans des circonstances telles, que cet honneur extraordinaire ne lui paraît que justement proportionné au mérite de l'action elle-même et à l'importance du service rendu.

« M. Beauprêtre, sous-lieutenant au premier régiment de zouaves, détaché au bureau arabe d'Aumale, était, depuis près d'un mois, en mission dans la vallée de l'oued Sahel, à la tête d'un goum arabe chargé de protéger et de rassurer les tribus.

soumises, menacées par l'agitateur qui avait pris chez les Kabyles du Jurjura le nom de Bou Maza.

« Un rassemblement de plusieurs milliers de Kabyles se forme à l'improviste en face de lui ; cet officier prend ses mesures avec présence d'esprit et fermeté ; il appelle les contingents des tribus soumises qui sont à sa portée, demande à temps des secours à Aumale.

« Attaqué le 3 octobre par cette force redoutable, son ascendant domine les terreurs superstitieuses des cavaliers arabes ; l'agitateur tombe mort entre ses mains ; le rassemblement dispersé, fuit sur le revers du Jurjura.

« La soumission d'une tribu importante, les Beni Mellikeuch, le retour de la confiance chez les autres, sont le prix de ce combat ; il donne une haute idée de la force du caractère de l'officier qui l'a livré, surmontant l'influence des faibles conseils qui s'agitaient autour de lui, et celle de la fièvre qui le fatiguait depuis plusieurs jours.

« Le Gouverneur Général de l'Algérie,

« Par son ordre :

« *Le Général de brigade, chef de l'état-major général,*

« DE CRÉNY. »

En terminant, nous devons rapporter un fait qui peint bien le caractère kabyle. Nous avons dit que Si Mohamed el-Hachemi avait recueilli de nombreuses offrandes pour la guerre sainte. Les avantages attendus ne s'étant pas réalisés, les Kabyles ne voulurent pas que leur argent fût perdu et ils prétendaient que Si El-Djoudi, qui avait patronné le faux Bou Maza en était responsable et devait le restituer. Les tolba des ben Dris étaient les plus ardents à réclamer ; ils soutenaient que cet argent leur revenait de droit, puisqu'ils avaient enterré le chérif dans la Zaouia. Si El-Djoudi eut beaucoup de peine à se défendre de ces prétentions ; il y réussit cependant, et il garda même pour lui les 1500 francs qu'il avait encore trouvés dans le trésor de Si Mohamed el-Hachemi, au moment de sa mort.

N. ROBIN.



Ce travail, établi sur les pièces officielles que M. le capitaine Robin a pu se procurer dans les archives des différents bureaux arabes où il a servi, est par cela même d'une exactitude rigoureuse. A ce titre sa place est marquée dans la *Revue africaine*.

Je signalerai à ce sujet la rareté des articles relatifs à l'histoire contemporaine de l'Algérie publiés dans cette *Revue*. C'est une lacune des plus regrettables; les futurs historiens de l'Algérie doivent pouvoir y puiser des documents sur les faits de notre époque. Le soin scrupuleux apporté par le bureau dans le choix des articles admis à l'honneur de la publication, est une garantie de leur exactitude et ajoute à leur intérêt.

L'épisode rapporté par M. le capitaine Robin serait, je crois, le premier article publié par la *Revue* sur les guerres qui ont amené la soumission de la grande Kabylie. Quelques notes devraient y être ajoutées par la rédaction. M. le capitaine Robin ne fait pas assez ressortir le rôle joué dans cette affaire par le sous-lieutenant Beauprêtre. Elle a été le point de départ de cet officier, une des plus brillantes personnalités de l'armée d'Algérie, et elle lui valut une double récompense, le grade de lieutenant et la décoration. Le général Randon, gouverneur-général, fit précéder ces deux récompenses demandées au Ministre, par l'envoi d'un magnifique sabre turc, comme témoignage de sa satisfaction. Le travail de M. le capitaine Robin serait incomplet sans cette addition.

Je compte au reste soumettre à la Société historique, à titre d'hommage à la mémoire du colonel Beauprêtre, une notice sur les services de ce brave et malheureux officier supérieur. Elle est rédigée, et il ne me manque pour la compléter, que quelques détails de dates.

Note de M. BEAUSSIER.

Alger, le 28 mai 1870.